

## Chapitre 18 : L'Algérie indépendante (1960 – 1962 : 23 – 25 ans)

### Premier enfant

La grossesse de Messaouda s'est développée normalement. Elle était suivie de près par le médecin militaire de l'infirmierie d'Aoulef. Le 24 septembre 1960, quand je suis rentré du travail, Messaouda m'a déclaré qu'elle avait mal aigu au ventre. Je ne m'en suis pas tellement inquiété car son abdomen ne se montrait pas tellement gros. Je n'ai appris que plus tard que la première grossesse ne se manifestait pas tellement gonflée. J'ai essayé de la calmer mais elle ne pouvait plus supporter la douleur. Vers onze heures du soir, la pitié ne me laissait plus de repos à mes sens, je l'ai accompagnée à pied à l'hôpital qui n'était qu'à 200 m de notre habitation. L'infirmier de garde est sorti à pied pour chercher le médecin qui habitait à 400 m de là et lui-même est venu à pied. Il a examiné l'état de Messaouda.

- Elle va accoucher, a-t-il dit, mais pas tout de suite. C'est encore loin, a-t-il ajouté. L'accouchement s'annonçait difficile. Souvent cela était tout à fait normal quand il s'agissait du premier accouchement.

- Il ne faut pas s'attendre qu'il arrive sans souffrance, a monologué le médecin.

J'ai regardé la figure de Messaouda souffrant la douleur insupportable. La figure rougit et elle est déformée par des grimaces. J'avais tellement pitié d'elle.

- C'est bon de voir un mari assister à l'accouchement de son épouse, a dit le médecin. Cela le laisse réfléchir, car l'éducation de l'enfant doit être réciproque, elle commence à partir de maintenant.

Elle se tortillait et m'a tendu ses bras étant couchée sur le dos. Elle m'a serré contre elle entre ses bras et poussé de toutes ses forces. Mais rien n'est sorti. Le mouvement s'est répété à intervalle de quelques minutes environ. La souffrance a duré toute la nuit. Elle était fatiguée et accablée. Le lendemain, le 25 septembre 1960 à 9 heures, le médecin a examiné les coups du cœur du bébé par l'entonnoir qu'il déposait sur le ventre et collait à son oreille.

- C'est fini ! a-t-il déclaré! Le bébé ne peut plus supporter. Il faut que je fasse une petite opération pour élargir davantage le passage.

L'opération s'est faite sans anesthésie car sa douleur était nettement supérieure à celle de cette petite opération. Quelques minutes après, un cri

strident a rempli la chambre. Fatma-Zohra est née. Inquiet, je ne pouvais m'empêcher de questionner.

- Pourquoi la tête est-elle ainsi, en forme conique comme un pain de sucre ?

- Ce n'est rien. C'est tout à fait normal après un long accouchement et surtout quand il s'agit de la première fois. Cet organe reprendra sa forme initiale en quelques jours, a répondu le médecin.

Messaouda a retrouvé son calme.

- Grâce à Dieu, je suis encore vivante. J'ai gagné un jour de plus dans ma vie, a-t-elle dit.

Le médecin a cousu sa plaie. On l'a transmise dans la pièce avoisinante, côte à côte avec sa fille dans un berceau.

- Vu la petite opération chirurgicale, elle devait rester sous surveillance pendant plusieurs jours, m'a ordonné le médecin.

Ses deux sœurs Mebarka et Fatma sont venues et restées au chevet de Messaouda. Ses nièces et mes deux sœurs venaient la voir une à deux fois par jour. Dès la fin de l'hospitalisation, Messaouda et son nourrisson ont rejoint la maison de mon père. Nous nous sommes décidés à y rester pendant trois mois. Au septième jour de la naissance, la famille a organisé la fête invitant quelques proches à la mémoire des parents morts, en cumulant aussi la cérémonie de nommer la nouvelle née Fatma-Zohra. Mes parents, mes tantes, mes sœurs, tout comme mes belles sœurs et leurs nièces, ils étaient tous présents et joyeux de participer à cette heureuse fête réunissant les membres de deux familles maternelle et paternelle. Le bonheur a dissipé le nuage sombre qui régnait au début de notre mariage. C'était ainsi que les deux familles se sont attachées mutuellement et ont oublié la rancune inutile. Les visites se sont multipliées entre elles. Ce n'était qu'au mois de janvier 1961 que nous sommes rentrés à trois à notre maison. Nous avons repris paisiblement notre vie mais cette fois-ci en tant que parents qui étaient responsables de l'éducation de notre premier enfant. Mes occupations quotidiennes m'absorbaient entièrement. Je me déplaçais souvent à In-Salah à 180 km à l'Est. En mon absence, la sœur de Messaouda, Mebarka, restait avec elle pour ne pas la laisser seule.



### Souvenir du sud de la France

En mai 1961, il a été question de participer à un stage GOGEDP sur la Côte d'Azur. La région du Tidikelt a envoyé deux membres : l'un d'In-Salah et l'autre d'Aoulef. La chance était en faveur du camarade Salah Nazi et moi. Il y avait d'autres participants d'Ouargla, de Ghardaïa et de Laghouat. Le départ a été organisé à partir du chef-lieu du département d'Ouargla. Nous sommes partis à Alger puis à Marseille par avion. La ligne était assurée par l'appareil caravelle. Le vol était si agréable. Nous avons rejoint le premier camp d'Istre. Nous avons changé plusieurs fois les locaux du stage. Nous avons eu la chance de visiter les villes de Marseille, Hyères, Toulon, Avignon, Nice et Montecarlo à Monaco. Il y avait beaucoup de jeunes participants et nous nous sommes faits connaissance avec des allemands, italiens, français, algériens du Nord et africains du sud Sahara. Parmi eux,

je retiens encore le nom de deux jeunes filles. L'une est Maïga Aminata, sénégalaise, fille de Maïga Aboubekar qui était médecin du quartier Som Thies à Dakar au Sénégal. Si elle est encore en vie, je serai profondément heureux de la revoir. L'autre est Mila Aline, malgache. Plus de contact avec Aminata mais la correspondance me lie encore avec Aline. Cette dernière réside à la Réunion. Parmi les camarades européens, le contact est encore maintenu avec l'italien Maritano Giuseppe qui réside à Turin. Pour garder un souvenir inoubliable, Aminata m'a proposé de prénommer une de mes filles futures Aminata et elle qui n'était pas encore mariée à cette époque-là, prénommerait son futur fils Ahmed El-Hadj. Moi, j'ai tenu ma promesse. Mais comme je n'ai plus de contact avec elle, je ne sais ce qui s'est passé de son côté.

Pendant deux mois de vacances consacrées aux cours, nous avons appris beaucoup de choses et fait beaucoup de sport. C'était une période vraiment heureuse de la jeunesse. De nombreuses photos diapositives me permettent de me rappeler de temps à autre, des souvenirs gravés à mon esprit. Mon camarade Salah Nazi et moi, après avoir fait escale à Alger via Marseille, sommes descendus à l'aéroport militaire de Targuia à Reggane. Nous y avons passé deux nuits. Au troisième jour, le chef de base nous a mis dans un avion pour rejoindre Aoulef puis In-Salah. Nous deux étions les seuls passagers à l'arrière. L'équipage était composé de trois personnes. L'avion n'a mis qu'un quart d'heure pour atterrir à Aoulef. Mon camarade m'a dit au revoir et je suis descendu. L'avion s'est envolé de nouveau vers In-Salah.

### **Commencement d'une longue étude sur la foggara**

En octobre 1961, Monsieur Kabori Iwao, japonais, professeur de géographie, est arrivé à Aoulef. Il était intéressé par le système d'irrigation de la foggara à l'extrême sud algérien. Le capitaine chef du poste militaire et administrateur de la commune d'Aoulef l'a accueilli. Le capitaine m'a chargé de m'occuper du professeur et de l'aider dans sa mission. Comme j'aimais déjà la photo, en voyant ce professeur intéressé à tout photographier, cette discipline a gagné mon esprit.



Le Sahara englobe 8 millions de km<sup>2</sup>. La part de l'Algérie est très importante. Sa superficie est égale à 87% du territoire nationale. 6% de la population du pays résident sur cette vaste étendue aride et affectée par la désertification ! L'aridité est très sévère et les pluies y sont tellement rares qu'on peut dire plutôt qu'elles n'existent pas. Aujourd'hui, le désert du Sahara est considéré comme le plus grand désert au monde, mais il était, il y a six mille ans, tout à fait différent. Il y avait de grands lacs et des cours d'eaux. Les roches de sédiments renferment encore de considérables dépôts de nappes phréatiques qui justifient ce qui est précité. Grâce à cette eau fossile, les habitants du désert ont réussi à créer des oasis et peuvent affronter le plus grand combat contre le climat difficile à supporter. Dans la plupart des régions, l'eau se trouve sous deux nappes différentes: l'une est entre 20 et 30 m de profondeur. Tandis que l'autre, beaucoup plus considérable, est située entre 100 et 300 m de profondeur. Dans certaines régions, l'eau des nappes se renouvellent partiellement ou totalement par des pluies occasionnelles ou par de l'eau venant des massifs montagneux assez lointains. Quant aux nappes dans le Tidikelt, d'après les études scientifiques, l'eau est totalement fossile. Comme sa faible pression ne permet pas le jaillissement, à part la cuvette de Tit et In-Salah, à Aoulef on ne peut l'avoir que par pompage. Pour la nappe supérieure, ici tout comme dans les régions de Touat, Timi, Tsabit ou Gouarara, l'eau est captée par le système des foggaras.

La première étude a été faite sur la foggara de Bendraou. Après deux ou trois jours, le capitaine a réquisitionné un véhicule au profit de M. Kobori pour aller à Tit à 50 km à l'est d'Aoulef. Nous y sommes accueillis par le Caïd. Le professeur a posé des questions sur les foggaras et on nous a répondu sur l'exemple des foggaras de Djennet Errouda. D'après la légende, une vingtaine de puits avait été creusée en une nuit par les diables dans un terrain que Cheikh Baba Adrahmane ou El-Hadj possédait. Ces diables avaient construit la même nuit, le fort pour ce saint. M. Kobori a voulu visiter cette foggara. Le Caïd lui a répondu que cela était impossible.

- Celle-ci, a-t-il dit, est abandonnée depuis plus de vingt ans parce que personne ne peut y descendre. Celui qui descend, ne pourra en sortir qu'aveugle.

- Est-ce qu'elle maintient un débit maintenant ? a demandé M. Kobori.

- Plus rien, a répondu son interlocuteur.

L'après-midi, en promenade à la palmeraie, M. Kobori m'a questionné.

- Est-ce que tu crois à ce qu'ils disent ?

- Je pense que quelquefois des pensées aveugles sont loin de la réalité, lui ai-je répliqué.

En rentrant à la maison, le professeur a déclaré qu'il irait le lendemain et descendrait dans cette foggara.

Le Caïd a ordonné un villageois de nous accompagner et de nous tenir la corde à la surface. Chose faite, j'ai rassemblé mon courage pour descendre en premier et M. Kobori m'a suivi. Touchant le fond de la galerie, l'eau stagnante atteignait le niveau de nos épaules. Nous avons marché plus de vingt mètres à l'intérieur, ce qui nous a permis à prendre des échantillons et prendre quelques photos. La mission n'a pas dépassé quarante-cinq minutes. Après l'effort de l'escalade, tenant la corde soutenue par notre assistant à la surface, nous sommes remontés sains et saufs. Cette initiative a donné aux gens du village, le courage de reprendre l'entretien de cette foggara. Cela pourrait réanimer de nombreux palmiers qui mourraient lentement. C'était le commencement des études des foggaras qui s'étaleraient sur plus d'un demi-siècle.

Au mois d'octobre 1961, on a constaté la deuxième grossesse de Messaouda. Cette fois-ci, elle a affronté quelque perturbation. En plus du

travail ménager, le premier nourrisson imposait un soin particulier qui absorbait la majorité du temps. Elle était surveillée de près par le médecin. Dès le mois d'avril 1961, le médecin lui a conseillé d'arrêter l'allaitement au premier enfant. Les neuf mois se sont passés, grâce à Dieu, sans difficultés. Le 12 juin 1962, elle a senti la douleur qui précède l'accouchement. On l'a amenée à l'hôpital. En peu de temps, sans une grande souffrance, le bébé est né. C'était une deuxième fille. Suivant notre coutume, au septième jour de la naissance, la famille a invité quelques proches au dîner à la mémoire des parents morts et organisé la cérémonie de nomination du nouveau-né, Aminata.

### Fête de l'indépendance : le 5 Juillet 1962

Les jeunes portant des costumes en drap blanc, coiffés de calots couleurs nationales sillonnent les rues de la ville, enthousiasmés au point d'une folie, suivis de femmes qui tenaient des gourdes pour subvenir en eau ceux qui avaient soif sous le soleil écrasant et sur du sable resplendissant. Les you-you des femmes remplissaient l'air et les jeunes étaient tellement fiers et joyeux que l'euphorie leur empêchait de sentir le coup de rayons solaires. Marchant au pas, deux par deux, récitant des chants révolutionnaires incendiaires, ils étaient infatigables. Leur banderole était composée de trois drapeaux: algérien au milieu, tunisien d'un côté, marocain de l'autre. Encouragés par les you-you des femmes debout devant la porte ou les regardant par-dessus la terrasse des toits, ils continuaient à avancer inlassablement.



Ce jour-là, comme d'habitude, je me suis rendu à mon bureau au travail. Capitaine Meunier qui était encore maire de la commune d'Aoulef m'a vu arriver.

- Tu es là, toi ?

J'ai gardé le silence.

- Les militants du dernier moment, a-t-il presque monologué. Ce sont eux qui vont se montrer plus nationalistes que ceux qui ont ouvert leurs poitrines aux balles ennemies. Ils vont prendre le pouvoir avec une méchanceté féroce. Ils vont par tous les moyens, se montrer farouches pour camoufler leur déloyauté pendant que les militaires sincères luttent pour le nationalisme. Ils n'ont aucune pitié.

Il s'est retourné vers moi et m'a déclaré.

- Je ne te considère pas absent. Va t'habiller comme eux, frapper le sol du pied comme eux, autrement tu seras considéré comme traître. Moi, je quitterai bientôt mais tu verras la déception qui te fera mal au cœur, a-t-il continué. C'est ce qui s'est passé en France après la deuxième guerre mondiale. J'ai déjà l'habitude, j'étais présent lors de l'indépendance en Mauritanie il y a deux ans. Ce qui m'a le plus écoeuré, c'est qu'un jour un ministre, soit disant nationaliste, a su qu'il y avait un projet du terrain d'aviation et il a volé ce terrain. Ce ministre a devancé l'événement, creusé un puits sur cet emplacement et réclamer sa propriété. Quand un pays ne possède pas encore ses organisations administratives, les malfaiteurs ou les escrocs profitent de cette absence pour s'enrichir au détriment de ceux qui sont réellement intègres, sincères et nationalistes.

Ce feu vert m'a dissipé mon hésitation. J'ai quitté aussitôt le bureau. J'étais déjà en possession du costume que j'avais acquis lors des exercices nocturnes en préparatif avant l'indépendance. Je suis rentré chez moi, je me suis habillé en hâte et j'ai joint le cortège. Je faisais semblant de ne pas être en retard, d'être arrivé à temps. Il était déjà treize heures, sous le soleil ardent nous supportions la chaleur écrasante et la lumière aveuglante reflétée par un sable resplendissant, aucun ne disait avoir chaud ou être fatigué, malgré la sueur ruisselante mouillant le corps et imbibant les habits. L'enthousiasme mêlé à l'euphorie nourrissait une volonté de fer qui faisait oublier la lassitude.



## Nouveaux fonctionnaires tyraniques et inexpérimentés

M. El-Hadj Amar, maire provisoire de la commune, croyait être libre de manipuler l'administration à sa guise. Il a ordonné, sans plan préalable, d'arabiser l'administration et l'éducation, aussi, d'installer la justice sous les normes de la chariâa. Il s'est entendu avec Cheikh Bay et a choisi la maison des chambres d'hôtes (dar ed-diaf) comme lieu faisant office du palais de justice. Les membres de la cour étaient désignés, Cheikh Bay était le juge et El-Hadj Abderrahmane, son adjoint. C'était l'anarchie totale. Nous jeunes, savions bien que personne ne pouvait accepter cette pagaille mais nous ne pouvions modifier les idées des vieux obstinés. Ce n'était que quand ils ont commencé à entendre les émissions de la radio transmettant les discours du président de la république et du ministre de l'éducation qu'ils se sont rendu compte que l'administration n'était pas le champ libre et qu'ils ont été manipulés suite aux instructions de leurs supérieurs.

Une vingtaine de jours avant l'indépendance, un groupe composé de deux personnes, Moulay Tayeb et Si Kouider Tyous qui étaient d'El-Goléa, est descendu du maquis et s'est caché chez El-Hadj Amar. Dès l'indépendance, rassurés que le capitaine français était dépourvu du pouvoir, ils sont apparus en public. Ils ont convoqué tous ceux qui étaient engagés au service de l'armée française. Ils les ont humiliés et les ont faits transporter du sable sur les épaules. Ils ont constitué le conseil d'administration locale par les entourages d'El-Hadj Amar. La population en majorité noire, n'ayant pas été consultée sur ce sujet, a organisé une manifestation. Ces maquisards ont arrêté une dizaine parmi les manifestants, notamment Mohamed Bakadir, mon père Mohamed Hamadi, Salah Abdallah, Mohamed Abdessamad et autres. Le seul blanc parmi eux était Ahmed Chérif. Ils les ont battus et torturés. Cette torture a été appliquée en présence de certains notables et religieux. Le lendemain, Si Kouider a fait rassembler un grand nombre de la population au foyer rural et a dit.

- Tu as participé à la manifestation, m'a-t-il questionné.
- Non, ai-je répondu.
- Si tu n'y étais pas, ton père et ta mère étaient parmi des participants.

J'ai senti le danger qui me guettait alors je me suis réfugié à In-Salah. J'ai appris plus tard que leurs actes n'étaient qu'un prétexte pour arrêter les trois suspects visés: Hamou Augeix, Abderrahmane Lhbib et moi. Je l'ai

appris par le canal de Mohamed El-Farah. Grâce à Dieu, un télégramme est arrivé et a ordonné aux deux maquisards de revenir immédiatement à El-Goléa.